

sommaire du n° 128, décembre 2018

■ Billet de la rédaction	3
■ Séminaire EPFCL à Paris « Transferts »	
Nicolas Bendrihen, Dignité du rebut ?	6
Marie-Noëlle Jacob-Duvernet, L'impossible ouverture	10
Elisabete Thamer, D'un transfert à l'autre	14
■ Séminaire Champ lacanien à Paris « Les ségrégations »	
Colette Soler, Comment Lacan parlait-il de la ségrégation ?	20
■ Dans la suite des Journées nationales EPFCL 2018 « Les symptômes de l'inconscient » <i>Activités préparatoires</i>	
Alain Latour, Coalescence et circularité du symptôme et de l'inconscient	33
Anne-Marie Combres, Les symptômes de l'inconscient	37
Laure Hermand-Schebat, « Le signifiant symptomatique »	44

Directrice de la publication

Françoise Josselin

Responsable de la rédaction

Anastasia Tzavidopoulou

Comité éditorial

Jacques Gayard

Hervé Gaye-Bareyt

Camilo Gomez

Sybille Guilhem

Patricia Martinez

Claire Oriol-Trillard

Élisabeth Pivert

Éléfthéria Salamé

Giselle Sanchez

Jean-Luc Vallet

Coralie Vankerkhoven

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Billet de la rédaction

Ce numéro du *Mensuel* clôture l'année 2018 avec des ouvertures.

D'abord avec l'ouverture du séminaire École sur le thème « Transferts », au pluriel, séminaire confié, pour cette année, aux trois AE (analystes de l'École) en exercice. Avec les trois interventions, on se penchera d'abord sur un oxymore, celui d'une « impossible ouverture » : l'ouverture des transferts au savoir nous fait rencontrer un savoir troué, non fixé et non localisable, toujours à refaire, et dont Picasso nous donne l'image. On se penchera aussi sur la pluralité des transferts avec, après la fin du transfert analytique, un nouveau transfert qui permettrait aux « épars désassortis » de faire École. Enfin, nous lirons un plaidoyer pour la dignité dans l'opération du transfert, « de l'amour qui s'adresse au savoir », un amour moins bavard après la fin de l'analyse.

Puis une deuxième ouverture, celle autour du thème du séminaire Champ lacanien, « Les ségrégations », pour suivre le chemin de Lacan et la façon dont il en parlait : nous allons parcourir l'articulation de trois développements – la « ségrégation urinaire », celle dans et par la psychanalyse et enfin la montée des procès de ségrégation – pour nous interroger sur l'hypothèse lacanienne du langage opérateur qui est « hors des corps qui en sont agités » et qui, s'il conditionne les ségrégations, n'est pas ségrégatif pour autant.

Toute une année pour réfléchir autour de ces deux thèmes, avec une nouvelle formule : des interventions courtes, organisées en sous-thèmes pour ponctuer la voie.

Et aussi avec des ouvertures d'activités qui ont eu lieu dans différentes villes et qui prolongent « Les symptômes de l'inconscient », thème des Journées nationales de novembre. Nous suivrons, dans la suite de ces journées, le « développement mythique d'un système signifiant symptomatique » qui, de nature, recouvre plusieurs signifiés, et ce notamment avec le cas du petit Hans en lien avec le *Witz*. Nous serons aussi invités, avec le concept de « coalescence », à suivre l'élaboration d'une autre hypothèse

lacanienne : si l'inconscient se trouve conjoint au symptôme, quelle solution s'offre au sujet pour se mettre sur la voie de son identité propre ? Et enfin, si l'inconscient est vérité, quelle est la valeur mensongère du symptôme analytique qui « signale la vérité de façon aussi opaque » et qui fixe le sujet à son inconscient ? On entend Lacan : « Le mensonge comme tel se pose lui-même dans cette dimension de vérité. »

Tant d'ouvertures pour cette nouvelle année qui en accompagnent aussi une autre, celle du nouveau comité éditorial du *Mensuel*, sous la responsabilité de Claire Duguet, à qui je souhaite la bienvenue, tout en remerciant très chaleureusement l'équipe actuelle qui a travaillé avec implication, sérieux et bonne humeur et qui clôture son engagement avec ce numéro 128.

Anastasia Tzavidopoulou

SÉMINAIRE EPFCL À PARIS

Transferts

Nicolas Bendrihen

Dignité du rebut * ?

Pour ce qui ne sera qu'un des angles d'ouverture au travail de l'année, je voulais entrer dans la question des transferts par celle de la dignité, autour de deux points que je dévoile tout de suite. Le premier s'articule à l'amour, plus ou moins digne ; le second à la responsabilité de l'analyste, tout particulièrement à la fin de l'expérience, en posant la question de sa dignité dans le mouvement de destitution, quand le transfert est profondément touché.

Amour plus digne

La dignité n'est pas un concept analytique. Elle résonne plutôt avec la philosophie morale, dont je serais bien en peine de vous entretenir. Cela nous évoque quand même un vœu assez connu de Lacan, qu'il formule dans la « Lettre aux Italiens », en 1973 : « [...] tenter, à partir d'eux, qui tout de même ont fait leurs preuves dans le savoir, d'agrandir les ressources grâce à quoi ce fâcheux rapport, on parviendrait à s'en passer pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage, qu'il constitue à ce jour, – *sicut palea* ¹. » Lacan évoque là l'amour après l'analyse, possiblement un amour moins bavard, du fait de l'aperçu pris sur l'impossible écriture du rapport sexuel, et des conséquences tirées de cet impossible.

Est-ce que cet amour d'après l'analyse, qui a appris de l'impossible à écrire, pourrait s'appliquer à l'amour de transfert ? Car l'amour est bien sûr présent dans la définition que Lacan donne tardivement du transfert, dans l'introduction à l'édition allemande des *Écrits* (six mois avant la « Lettre aux Italiens »), quand il déclare que le transfert c'est de l'amour qui s'adresse au savoir ². Alors, amour de transfert bavard pendant la cure, car croyant au rapport sexuel ; amour moins bavard après, si tant est qu'il reste de l'amour de transfert après l'analyse ? Pouvons-nous continuer à appeler amour ce goût pour le savoir, une fois l'horreur de savoir franchie, ce désir que, quand même, bon nombre de psychanalystes ont de travailler, enseigner, transmettre ? Dans cette note italienne, Lacan évoque le désir, et non l'amour,

pour le savoir, pour quelques-uns, les analystes, à qui ce désir est venu, pour qu'ainsi ils puissent contribuer au savoir. Le désir est là peut-être plus exigeant que l'amour, où la présence de l'aimé peut combler et freiner ainsi toute appétence.

Qu'il demeure après la cure, et mieux même que se révèle ou qu'il naisse un goût pour le savoir alors même que la cure a touché à ce qui ne peut se savoir, me paraît assuré. Qu'il s'adresse au savoir, et pas seulement à celui ou celle supposé l'incarner, et sous la forme intacte et aveuglante de l'amour, reste peut-être à interroger en chaque cas.

La crise dont nous sommes issus a plus que jamais montré, chez des sujets qu'on pouvait supposer un peu avertis des effets d'aveuglement de l'amour de transfert, que rien n'était sûr de ce côté-là, sinon le pire ! Avoir aperçu cet aveuglement chez l'autre, alors que j'étais jeune analysant en 1998, reste un souvenir vif : je l'ai aperçu non pas du fait d'une particulière acuité de ma part, malheureusement, mais simplement parce que je ne faisais pas encore partie de la foule au sens freudien, mon transfert alors ne s'adressait qu'à un seul, mais pas leader puisque assez en retrait dans les événements publics d'alors, et qui surtout ne me laissait pas donner à tout cela trop de place dans la cure. Cela me permettait d'observer sans trop de passion transférentielle les mouvements de groupe, et m'étonner de ce qui faisait soutenir des thèses jusque-là impensables. Avait ainsi eu lieu à Toulouse, où je vivais alors, une « conversation » où avait été justifié (je ne dis pas discuté, ni débattu), justifié donc par plusieurs, l'intérêt d'une thèse venue de plus haut : celle de l'AE (analyste de l'École) permanent. Vingt ans après – même s'il faudrait relire les propos d'alors –, je ne comprends toujours pas comment soutenir un tel écart par rapport à ce que Lacan avait construit. Plus précisément, les arguments ne me semblaient se dérouler que pour montrer son accord au mot d'ordre. Là aussi, finalement, l'amour (de transfert ?) peut faire perdre toute dignité !

Rien ne nous prévient d'un tel écueil, de cette fascination pour le Un unique et les mots d'ordre, pas même la cure finie, sans doute, même si elle y arrive parfois, en laissant « à découvert » l'absence de garantie. Rien, sauf peut-être en permettant que, le Un, il y en ait plusieurs, et que le transfert comme amour puisse s'adresser à plusieurs Uns, si tant est que cela soit possible. C'est un point assez fondamental pour moi, qui cause pour une grande part l'intérêt pris aux tâches éditoriales, à faire que plusieurs textes, plusieurs voix, même si ça ne peut pas être toutes et même si certaines sont plus fortes que d'autres, trouvent à être publiées pour notre communauté d'épars désassortis, et même au-delà de la communauté maintenant avec la

mise en ligne. Ce n'est garant d'aucun aveuglement transférentiel, je le sais bien, mais essaie au moins de faire résonner une certaine pluralité.


La dignité du rebut

L'autre point que je voulais évoquer concerne plutôt la fin de l'expérience analytique, quand l'analyste se voit devenir un rebut, ou plutôt redevenir un rebut, ce que l'amour de transfert qu'on lui porte a pu risquer de lui faire oublier. C'est un terme là aussi présent dans la, parfois très difficile à lire, « Note italienne » ; Lacan y parle du rebut de ladite humanité, du rebut de l'expérience que le nouvel analyste sait être et sans doute, donc, le rebut qu'il ne devrait pas oublier qu'il a été, et qu'il sera à chaque fin de cure qu'il dirigera, par la chute programmée du transfert.


L'analyse c'est la séparation. D'avec les signifiants de l'Autre qui nous ont guidés, d'avec le fantasme qui gouvernait, d'avec la fascination transférentielle. Tout ce à quoi le sujet névrosé s'attache, tout ce qui vient donner corps à son manque, et qu'il ne veut lâcher pour rien au monde même s'il s'en plaint. Si mes analystes avaient cédé, un tant soit peu, à cette insatiable demande qui fait le cœur de la névrose (d'amour, de reconnaissance, de savoir...), aurais-je pu prendre le virage qui fait tout changer, dont justement la relation transférentielle ? Aurais-je pu, le virage pris, tirer les conséquences de la confrontation avec la solitude radicale, et l'impossible, si l'analyste en avait rajouté ?


Pas de complaisance avec les manœuvres du névrosé. Ni dans la cure, et j'aimerais dire pas au-delà non plus. Si l'analyse vise vraiment la séparation, comment comprendre les manœuvres institutionnelles de carrière, de clique transférentielle ? C'est ce point qu'il m'importait d'essayer de formaliser ce soir : rétablissons la dignité qu'il y a à être un rebut, en le restant ! Être « digne du transfert ³ » comme le dit Lacan dans les dernières minutes du séminaire ... *Ou pire*, soit, mais être aussi digne de l'opération qui dégonfle le transfert. Lacan parle d'ailleurs dans ce passage difficile de déchet, d'abjection... Dit autrement : il ne s'agit pas seulement d'être un rebut, encore faut-il en être digne ! Soit laisser ses analysants aller leur chemin quand l'analyste ne sert plus à rien dans l'expérience. Être un partenaire qui n'aurait plus chance de répondre, afin que le sujet après la passe réponde lui-même des aléas de sa propre vie, et s'en fasse une conduite : la sienne.

Mots-clés : dignité, transfert, destitution, amour, éthique.

*  Intervention au séminaire EPFCL « Transferts », à Paris le 4 octobre 2018.

1.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 311.

2.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 558.

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 235.

Marie-Noëlle Jacob-Duvernet

L'impossible ouverture *

D'ordinaire, c'est le possible qui fait ouverture. Alors pourquoi proposer d'inverser ? L'oxymore de mon titre, l'impossible ouverture, peut-il éclairer ce thème des transferts ? Ce thème, j'ai choisi de le traiter sous l'angle du transfert au savoir.

Le transfert, rappelons-le, est l'institution d'un savoir supposé chez l'Autre. Tout le temps de la cure, l'analyste incarne le savoir qu'il y aurait. Cette incarnation est en général plutôt rassurante pour l'analysant. Car si le savoir est chez l'Autre, c'est l'occasion d'un recul névrotique sous la forme de ne pas y toucher.

Avec le pluriel du transfert, le savoir s'échappe d'une localisation unique, ce qui est plutôt réjouissant. Cesser de reculer et s'y mettre soi. Mais dans l'après-coup d'une cure, outre la joie de la multiplicité des savoirs, c'est la difficulté rencontrée d'un savoir non fixé. La difficulté du sans cesse recommencer, du savoir qui s'efface, du savoir à refaire, du savoir de l'intransmissible, de l'inaudible, du sans mot du réel. Quand vient l'ouverture des transferts au savoir, on n'en fera donc pas le tour. On ne peut pas cerner les points d'impossible au sens de les circonscrire ou de les délimiter.

Et pourtant, ne cesse-t-on jamais de préférer attraper la queue du Mickey si ça se pouvait ? La queue d'un savoir dont on viendrait enfin à bout. *Les transferts* disent que non. Le pluriel des savoirs dit qu'il n'y en a pas qu'un, ni localisable, ni saisissable dans sa finitude ou son intégralité.

Pour avancer sur cette préférence humaine, reprenons le Lacan du séminaire *Le Sinthome* quand il en est question pour lui-même à propos de la recherche : « Il y avait un temps où j'étais un peu claironnant. Je disais comme Picasso – je ne cherche pas, je trouve. Mais j'ai plus de peine maintenant à frayer mon chemin ¹. » On n'a pas l'idée que cette peine soit liée à une quelconque incapacité dans un séminaire riche de nouveautés et de concepts. Non, Lacan reprend la phrase célèbre de Picasso d'une lettre sur l'art pour dire que lui, Lacan, fait autrement. Je le cite : « [...] je commence à faire ce qu'implique le mot de recherche, soit à tourner en rond ². »

C'est une façon très spécifique de parler de la recherche plutôt présentée comme l'action de chercher pour trouver. Rappelons le mot de Pierre Dac : « Des chercheurs qui cherchent, on en trouve ; mais des chercheurs qui trouvent, on en cherche. »

Dans le champ analytique, on dit les choses autrement, on ne cherche pas des chercheurs qui trouvent. Cela ne dévalue pas le sens de la recherche en psychanalyse, bien au contraire. Mais il faut la situer. Il ne s'agit pas tant de trouver que de trouvaille, avec l'équivoque que le mot permet, *faire jaillir le trou qui vaut*. Voilà, quand Lacan parle d'invention, c'est précisément à l'endroit du trou.

Ce que l'on peut inventer, c'est dire comment, c'est dire qu'il y a un trou. L'objet *a*, le réel ont cette fonction de nommer le trou. Et ça, Lacan reconnaît l'avoir inventé. Avoir inventé l'objet *a*, il le dit dans *Les non-dupes errent*³, et avoir inventé le réel, dans *Le Sinthome*⁴.

C'est pour cette raison du trou qu'avec la recherche on tourne en rond. Le trou est indépassable, le point de départ reste inconfortable comme nécessité. Il ne peut y avoir l'assise d'une thèse, l'assise d'une réalité première.

Alors c'est « difficile de s'intéresser à ce qui devient une recherche⁵ » quand bien même c'est l'ouverture à une collaboration avec d'autres. Mais c'est difficile parce qu'on ne cesse pas de rencontrer le réel quand on ne renonce pas à savoir. Le savoir est en effet troué par les impossibilités, les incohérences, les contrastes, les questions, l'ab-sens.

Au fond, le savoir de la recherche est un savoir sans solution. Non pas tout à fait sans réponse, car il y a des bouts de réponse qui permettront de nommer. Mais ce n'est pas un savoir qui solutionne, une solution qu'on pourrait claironner.

Alors, comment utilise-t-on le trou pour savoir ? Ça laisse d'abord assez perplexe, cet usage du trou, et puis ça met au travail du nœud borroméen avec Lacan. À de nombreuses reprises, dans de nombreux séminaires, Lacan rend compte de l'influence déterminante et subversive du nouage borroméen sur la pensée et sur le devenir d'une cure analytique.

Dans *Le Sinthome*, il évoque la souplesse de la pensée, qu'il oppose à la rigidité hystérique, le retournement possible de la pensée qui n'est pas son renversement, l'évidement qu'il distingue de l'évidence avec la « chaînœud⁶ », etc.

Je vais développer un des exemples de ce séminaire pour donner corps à cet usage du trou dans le savoir.

C'est à propos du retournement de la pensée par le nœud que Lacan prend l'exemple de la sommation de Popilius.

Pour qu'il y ait retournement, il faut considérer que le cercle n'est pas un tout, car dans le cercle il y a un trou. L'intérieur devient l'extérieur parce que le trou fait ouverture. Le trou du cercle est ce sur quoi on peut s'appuyer pour se retourner.

La sommation de Popilius est celle-ci : « J'ai fait un rond autour de toi et tu ne sortiras pas de là avant de m'avoir promis telle chose ⁷. »

Le contexte historique est lointain, bien avant notre ère, et Popilius est un ambassadeur pour la paix, envoyé en mission pendant le conflit entre Rome et la Macédoine. Pour hâter une négociation difficile, Popilius trace le fameux « cercle de Popilius ». Avec un bâton, il entoure d'un cercle le roi Antiochos, lui interdisant d'en sortir tant qu'il n'aura pas donné sa réponse. Antiochos sort du cercle en *promettant* de ne pas faire la guerre.

Il s'agit donc de sortir d'un cercle, dispositif symbolique où le corps est enfermé. Le corps par lui-même ne peut rien, il ne sort pas du cercle, c'est un « corps inerte » dit Lacan. Il sort en s'appuyant sur une promesse, c'est-à-dire sur ce qu'il n'y a pas. Une promesse, c'est bien cela, c'est ce qu'il n'y a pas encore. Donc, pour sortir du cercle où le corps inerte est enfermé, il faut s'appuyer sur le trou du symbolique et non sur la rigidité du dispositif enfermant. Et ce retournement implique le réel, car il n'y a de sortie du trou pour le corps que par la promesse d'une action réelle.

S'appuyer sur ce qu'il n'y a pas, consentir à l'impossible ouverture d'un savoir toujours à refaire est à notre programme.

Sur ce dernier point du savoir à refaire, je citerai pour terminer une anecdote de Picasso, relatée dans cette même lettre sur l'art qui date de la période de l'entre-deux-guerres, 1926 : « Je suivais un jour la rue des Martyrs, écrit Picasso. Un marchand à bric-à-brac était en train d'étaler des toiles le long du mur de sa boutique. Un portrait attira mon attention. C'était une tête de femme, au regard sévère et pénétrant, limpide et résolu : un regard de femme française. La toile était énorme. Je demandai le prix. "Cent sous", me répondit le marchand. "Vous nettoierez la toile et vous pourrez travailler dessus ⁸". »

Mots-clés : transfert, savoir, recherche, cercle de Popilius.

-
- * [↑](#) Intervention au séminaire EPFCL « Transferts », à Paris le 4 octobre 2018.
1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 91.
 2. [↑](#) *Ibid.*
 3. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon 9 avril 1974.
 4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 132.
 5. [↑](#) *Ibid.*, p. 91.
 6. [↑](#) *Ibid.*, p. 109.
 7. [↑](#) *Ibid.*
 8. [↑](#) P. Picasso, *Propos sur l'art*, Paris, Gallimard, coll. « Art et Artistes », 1998, p. 24.

Elisabete Thamer

D'un transfert à l'autre *

La définition que donne Lacan du transfert en 1973, « c'est de l'amour qui s'adresse au savoir ¹ », nous indique que ce phénomène ne se restreint pas au dispositif analytique, dispositif où l'attente de réponses de la part du sujet prend des contours spécifiques. *Transferts* au pluriel donc, et cela à double titre : pluralité des transferts analytiques et pluralité des transferts tout court. Quelques séances de ce séminaire seront d'ailleurs consacrées aux spécificités du transfert proprement analytique.

La formule de Lacan que je viens d'évoquer nous permet d'inférer que la fin du transfert analytique n'est donc pas la fin de tout transfert. On pourrait certes dire qu'il est consubstantiel à la structure du langage – car un S_1 attend toujours un S_2 –, mais cela n'explique pas ce qui préside au tissage de liens privilégiés entre sujets, y compris à l'issue d'une analyse. Comment expliquer ce phénomène, à la fois entraînant et intrigant, que Lacan a appelé « transfert de travail », et que, dès l'« Acte de fondation », il a placé au cœur non seulement de toute transmission possible, mais aussi de son École ² ?

Ce « transfert de travail » – qui existe donc en dehors et au-delà de l'analyse – signale quelque chose de paradoxal. L'analyse produit un sujet dont le rapport au savoir est profondément modifié : non seulement face au savoir joui, propre à son inconscient, mais il est aussi convaincu de l'incomplétude des acquis de savoir que son analyse lui a dévoilés, ainsi que de la précarité de toute construction de savoir. Mais, surtout, l'analysé a consenti à la solitude imposée par la singularité radicale de son propre symptôme. Nous avons ainsi, d'une part, un amour au savoir qui se trouve transformé (peut-être est-il devenu « plus digne », comme l'a formulé Nicolas Bendrihen ³) et, de l'autre, le fait que l'identification au symptôme n'est pas forcément une « bonne affaire » pour nos entreprises collectives. La question est alors : qu'est-ce qui permet à ces « épars désassortis » de faire École ? Un nouveau transfert ? Un amour ou un désir de savoir nouveau concernant la psychanalyse ?

La création de l'École, de la notion même d'École, est devenue avec Lacan une matière proprement analytique et qui soulève la question de savoir ce qui nous maintient ensemble, malgré nos différences radicales, nos « unarités ⁴ ».

Il est certain que l'amour de l'Un, celui d'un chef d'exception, propre à la foule freudienne et qui régit des groupements humains hiérarchisés marchant au pas, ne conviendrait pas à ceux qui ont traversé une analyse. Dans son cours *Qu'est-ce qui fait lien ?*, Colette Soler a consacré deux ou trois séances à la question du lien dans le groupe analytique, dans lesquelles elle rapproche la notion de « transfert de travail » de l'identification hystérique. Bien évidemment, il ne s'agit pas de l'hystérie avec ses symptômes de corps, mais de l'identification hystérique qui promeut du lien par « participation au désir qui anime l'autre, et dans le cas du transfert de travail, participation au manque qui anime son travail ⁵ ». En effet, parmi les liens sociaux possibles actuellement et que Lacan a formalisés à travers les quatre discours, « seul le lien hystérique est susceptible de fonder un lien d'école original ⁶ ». Le discours analytique soutient le lien entre analyste et analysant, mais il ne soutient pas un groupe. Les deux autres, le discours du maître et le discours universitaire, nous remmèneraient vers des types de groupe semblables à ceux de la foule freudienne.

Avec le transfert de travail et l'École pour l'accueillir, Lacan propose un nouveau lien possible, original, et qui est, de surcroît, un remède à la solitude inhérente à la pratique analytique et aux « unarités » symptomatiques produites par les analyses. Il a d'ailleurs affirmé dans son discours à l'EPF : « Ma solitude, c'est justement à quoi je renonçais en fondant l'École [...] ⁷. »

Dirait-on pour autant que le transfert analytique débouche en un transfert à l'École ? Pas nécessairement, car ce parcours n'est qu'une issue possible.

J'aimerais pourtant, pour l'ouverture d'aujourd'hui, soulever brièvement quelques points sur les cas où cela a lieu, c'est-à-dire quand le désir de savoir résultant d'une analyse amène l'analysant à s'engager dans l'École. Même s'il n'est pas le seul, le dispositif de la passe est un terrain propice pour cette réflexion, et nous disposons d'au moins deux exemples particulièrement saillants de cette transformation du transfert que sont notamment le passeur et l'AE (analyste de l'École). Je commence par le passeur.

Le passeur : la rencontre avec l'École

On a beaucoup entendu parler dernièrement des passeurs dans notre école : exercent-ils bien leur fonction ? Ont-ils été bien désignés ? Ces

questions sont certes très importantes, mais j'aimerais évoquer un autre point, notamment concernant le transfert, qui est notre thème de l'année.

De tous les acteurs du dispositif de la passe, c'est le passeur qui a la place que je dirais « la plus critique » quant à ce que je viens d'évoquer, cette frontière entre transfert analytique et transfert à l'École. Quand je dis « critique », je ne pense pas au fait qu'il se trouve dans le dispositif de la passe sans en avoir fait la demande, mais au fait qu'il est dans un moment de résolution de son transfert analytique, où justement la supposition de savoir vacille et chute.

Les effets de cette chute sont certainement variés selon les sujets, mais cela n'empêche pas que cette désignation comme passeur, faite justement par son analyste, porte implicitement un jugement de celui-ci quant au parcours de son analysant. Elle comporte une sorte d'« évaluation » de l'analyste qui, par l'intermédiaire de cette désignation, manifeste quelque chose sur le parcours analytique de son analysant. Cela ressemble à un acte de parole austinien, à un acte performatif, mais sans parole proférée. Cette désignation est probablement la seule fois où l'analyste se prononce sur l'avancée du parcours effectué par son analysant. Cette désignation accélère-t-elle la fin du transfert ou le relance-t-elle ? Je laisse de nouveau cette question de côté.

C'est donc dans cette « zone de turbulence ⁸ » que le passeur se trouve propulsé de l'intimité de son analyse vers le dispositif de la passe, dispositif qui a une place agalmatique pour l'École. Il a la tâche d'essayer de faire passer le dire de quelqu'un d'autre aux membres d'un cartel d'École, composé le plus souvent par des collègues qu'il respecte, voire idéalise. C'est une fonction qui peut générer de l'enthousiasme, mais qui comporte aussi le poids de la solitude du *comment faire*.

Le passeur rencontre le cartel de la passe qui, en ce moment, « incarne » en quelque sorte l'École, se dévoile alors comme *humain trop humain*... C'est un moment parfois éprouvant pour le passeur, qui se confronte en acte au manque de « garantie » qui existe, nécessairement, au sein du collège... de la garantie... L'ébranlement du transfert analytique peut alors se doubler d'un ébranlement d'un transfert naissant à l'École. Il me semble important d'avoir une attention particulière pour le passeur pendant l'exercice de sa fonction, car, au-delà de « la qualité du récit » qu'il transmet au cartel, le passeur se trouve au cœur d'une expérience inédite à la fois dans son analyse et dans l'École. De lui dépend en partie la réussite du dispositif de la passe certes, mais dans une certaine mesure aussi l'avenir de notre École.

Combien de passeurs s'engagent par la suite dans le dispositif pour leur propre passe ?

L'AE : transfert d'École ?


L'AE, quant à lui, n'est ni plus ni moins que quelqu'un qui a souhaité et s'est risqué à témoigner de ce que la psychanalyse a pu faire pour lui, et de montrer comment. Il se peut que cela passe, que cela convainque ledit cartel *humain trop humain*... De cette expérience qui fut la sienne, l'École attend forcément de l'AE quelque chose par la suite, quelque chose qui puisse transcender justement l'intimité de son expérience, mais qui n'est pas sans elle. Quel serait-il sinon l'intérêt des exposés des AE ?


Il y a certainement une attente de l'École concernant ses AE. La passe y occupe une place importante, on investit beaucoup pour la faire exister, c'est donc une conséquence naturelle que l'École attende quelque chose de ses AE, qu'elle leur demande de livrer un savoir. Mais qu'attend-elle comme savoir ? On peut toujours répondre avec ce que dit Lacan dans la « Proposition », à savoir qu'ils témoignent « des problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour l'analyse⁹ ». Mais, en pratique, il y a des demandes et des attentes diverses, avec des variantes locales, liées à des traits spécifiques qui correspondent peut-être à des terroirs de doxa.


Cette fonction d'AE n'est pas si simple que cela. C'est une chance immense de pouvoir rencontrer des collègues qu'on ne connaissait pas, de voyager, d'avoir des oreilles plus attentives que d'habitude à ce que l'on peut transmettre, à être amené à travailler encore et encore pour mieux cerner... ce que l'on ne sait pas. Mais ce n'est pas seulement cela. Parfois un style ou un exposé dérange, sort des sentiers battus, laissant le public silencieux, voire suspicieux. Nous avons aussi de drôles d'expériences... On scrute un AE, on juge sa production, car on lui suppose un savoir. Ce n'est pas toujours évident ou aisé de se laisser consommer par cette attente.


Voilà mes quelques réflexions éparses en guise d'ouverture pour le travail que nous accomplirons au long de cette année autour des transferts.


Mots-clés : transfert, transfert de travail, passeur, AE, analyste de l'École, transfert à l'École.


*  Intervention au séminaire EPFCL « Transferts », à Paris le 4 octobre 2018.


1.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 558.


2.  « L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail. Les "séminaires", y compris notre cours des Hautes Études, ne fonderont rien, s'ils ne renvoient à ce transfert. » J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 236.


3.  N. Bendrihen, « Dignité du rebut ? », publié dans ce même *Mensuel*.


4.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1977.

5.  C. Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?*, Cours 2011-2012, Paris, Éditions du Champ lacanien, coll. « Études », 2012, p. 47.

6.  *Ibid.*, p. 81.

7.  J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 263.

8.  C. Soler, « Le passeur », *Wunsch*, n° 12, « Septième Rendez-vous international de l'IF-EPFCL », juin 2012, p. 3.

9.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 244.

SÉMINAIRE CHAMP LACANIEN À PARIS

Les ségrégations

Colette Soler

Comment Lacan parlait-il de la ségrégation * ?

Quantitativement, Lacan parle assez peu au total de la ségrégation, il ne la définit jamais à ma connaissance, la tenant sans doute pour évidente.

J'énumère d'abord les développements principaux :

- le plus connu, celui dont nous faisons le plus de cas, c'est Lacan anticipant les évolutions du siècle et annonçant la montée des procès de ségrégation, à la fin de la « Proposition sur le psychanalyste de l'École », en 1967 ;

- moins populaire chez les lacaniens, mais beaucoup plus développée par Lacan, c'est la ségrégation dans et par la psychanalyse ;

- enfin, presque ignoré, aperçu par moi à l'occasion de ce travail, un thème amusant, la « ségrégation urinaire ». Amusant mais pas secondaire et même, je crois, fondamental.

Je commence par là. Mon exposé va donc remonter à l'envers l'ordre de la présentation que je viens de faire – et ce n'est pas pour des raisons rhétoriques que je prends cet ordre.

La « ségrégation urinaire »

« L'instance de la lettre dans l'inconscient » la mentionne. Elle s'impose à la vue, je cite, « dans l'image de deux portes jumelles qui symbolisent avec l'urinoir offert à l'homme occidental pour satisfaire à ses besoins naturels hors de sa maison, l'impératif qu'il semble partager avec la grande majorité des communautés primitives et qui soumet sa vie publique aux lois de la ségrégation urinaire ¹ ».

En lisant ces lignes aujourd'hui, je réalise, moi qui me suis amusée à recenser au fil des ans tous les espaces réservés dans lesquels les femmes ont gagné un accès à force de luttes à visées égalitaires, qu'il y a un espace qu'elles n'ont pas revendiqué : celui des toilettes paritaires. Ce cloisonnement a résisté aux évolutions de la société vers l'égalité homme/femme.

Ce fait, Lacan l'a marqué en 1957, et il n'a quasiment pas bougé, au point que personne ne le remarque. Il est inhérent à la socialisation de nos

corps. L'époque a entériné le mariage pour tous, mais personne ne demande de cuvettes pour tous. Quelle est donc la portée de ce fait ? C'est ça la vraie question.

Si on suit « L'instance de la lettre », ce n'est pas tant du point de vue des mœurs qu'il intéresse Lacan que pour ce qu'il révèle du ressort foncier de tous les espaces réservés de la ségrégation, et ce ressort n'est rien d'autre que le signifiant.

Dans la suite de ce que je viens de citer, il ajoute : « Ceci n'est pas seulement pour sidérer par un coup bas le débat nominaliste, mais pour montrer *comment le signifiant entre en fait dans le signifié ; à savoir sous une forme qui, pour n'être pas immatérielle, pose la question de sa place dans la réalité* ². » C'est dire que ce à quoi on a affaire là, c'est à la lettre, non pas « dans l'inconscient », mais passée dans la réalité et qui la façonne.

En effet, avec les toilettes ségréguées, on voit que les deux termes opposés homme/femme, non contents d'avoir des signifiés distincts qui se prêtent à bien des discours, déterminent les espaces qui, dans la réalité, répercutent la structure différentielle des deux signifiants. Façon donc déjà de dire que le langage n'a pas seulement des effets de sens qui flue mais des effets bien réels, qu'il est en prise sur l'ordre social qui règle avec le consentement des sujets la gestion des corps, spécifiquement ici les modalités de satisfaction de leurs besoins, car, avec l'urinaire, il s'agit bien de l'impossible à éviter d'un besoin à satisfaire. Pas étonnant, Lacan le souligne, que l'homme occidental ne se distingue pas à cet égard des communautés primitives, et qu'en outre il voie dans sa propre thèse de l'efficacité du langage ce qu'il nomme un « coup bas » pour les thèses nominalistes, lesquelles postulent au fond que les mots et les noms du langage n'ont pas d'effet de réalité. Avec les toilettes séparées, on voit donc la structure du signifiant – structure clairement binaire quand il s'agit de la distinction hommes/femmes – sortir du seul champ du langage pour régler le déplacement des corps. Vous voyez sans doute que c'est une anticipation lointaine de la notion de discours comme liens sociaux, à propos desquels Lacan disait bien qu'ils supposent des relations symboliques inscrites hors du langage et qui font et fondent la réalité indépendamment de la parole, d'où l'expression de « discours sans parole ».

Notre époque a rendu possibles à peu près toutes les promiscuités homme/femme. Dans notre société, les hommes et les femmes peuvent voisiner, partager le même espace à peu près partout, habillés ou pas. Les considérations de couleur de l'apartheid elles-mêmes ont été éliminées, nous n'avons plus de toilettes pour Blancs, ce que nous avons tendance à

considérer comme un progrès de l'homme occidental, mais ce progrès dans la non-ségrégation a sa limite dans la « ségrégation urinaire » maintenue des hommes et des femmes. Lacan le disait dans les années cinquante et ça n'a pas bougé.

Si on se souvient maintenant du lien de l'urination au phallique qui est en libre exercice, si je puis dire, dès les cours d'école primaire des garçons, on voit que cette ségrégation, que l'on pourrait vouloir attribuer à quelque pudeur à l'égard de la chair, nous indique plutôt ce que la pudeur masque, à savoir une érotisation du besoin, un mode de jouissance donc. Voyez ce que Lacan dit dans « Radiophonie », où il évoque, je cite, « la joie phallique, de l'urination primitive, dont l'homme, dit la psychanalyse, répond au feu ³ ». L'isoloir en est peut-être le dernier refuge – mis à part quelques perversions au demeurant plutôt rares. Et il fallait bien s'attendre à ce que l'esprit du capitalisme, qui fait feu de tout bois, en fasse usage. C'est ainsi qu'on pouvait entendre à la radio le 4 octobre 2018 qu'un grand scandale de sucre trafiqué parce que saturé de mercure et de cuivre, au Kenya, avait été spécialement difficile à démonter car ses canaux passaient par des toilettes de femmes, où les enquêteurs ne pouvaient décemment pas entrer. Signe supplémentaire s'il en fallait un que les abus à l'égard des femmes n'ont pas encore transgressé l'ordre urinaire ségréatif – à quelques exceptions près.

Je termine sur ce point. Ce qui n'est pas amusant du tout dans cette thèse dont on peut s'amuser, c'est que si la ségrégation est solidaire de la structure du langage, si c'est le binarisme signifiant qui se répercute en espaces ségrégués, il n'y a aucune chance jamais de pouvoir faire disparaître les processus de ségrégation chez ces animaux sujets au langage que nous sommes. Et il est certain qu'ils ont toujours existé, je l'ai dit dans ma présentation, seules les formes changent en fonction de l'état des liens sociaux. J'ajoute que dans cette « ségrégation urinaire » qui résiste aux évolutions du temps, évidemment ce qui s'indique en sourdine, c'est l'idée de Lacan selon laquelle la ségrégation des femmes est inévitable, dès lors que par définition tout discours constitué implique une exclusion de l'Autre du sexe.

La ségrégation par la psychanalyse et dans la psychanalyse

Les textes sont nombreux à cet égard. « ...ou pire ⁴ » avec deux ou trois paragraphes très denses, « Radiophonie ⁵ », la « Proposition de 1967 ⁶ », sans oublier sa première version ⁷, et bien sûr la construction de la structure des quatre discours en 1970.

Le point est difficile car la thèse centrale, très explicite chez Lacan, tombe à l'évidence sous le coup d'un « n'en rien vouloir savoir » de la part des analystes, même ceux qui se veulent les plus lacaniens.

La thèse, c'est qu'une ségrégation est inhérente à la psychanalyse, et qu'en plus elle a rapport à une ségrégation antérieure d'une tout autre dimension, celle des juifs. « ... ou pire » l'introduit à partir de la création du dispositif analytique, inventé par Freud, et qui, selon Lacan, est l'os de l'invention freudienne plus que celle de l'inconscient lui-même. Cette création, dit-il, « ne pouvait se produire que d'une tradition de l'Écriture ⁸ ». Toute une série d'autres textes soulignent que la méthode freudienne de lecture du texte analysant, *via* son déchiffrement, est une pratique qui ne répercute, dans une culture d'après la science, rien de moins que la tradition talmudique, qui en est donc l'origine fondatrice. Façon de dire en clair que la psychanalyse ne pouvait être inventée que par un juif.

La première version de la « Proposition » fait un long commentaire sur le savoir en jeu dans l'expression « sujet supposé savoir » dont Lacan définit le transfert, et il dit que ce savoir est un texte, l'inconscient-langage est un texte. Il ajoute : « N'importe quel clerc d'autrefois, voire sophiste, colporteur de contes, ou *autre* talmudiste serait tout de suite ici au fait ⁹. » Je souligne *autre*, c'est dire qu'ils sont tous des talmudistes. Le psychanalyste freudien s'est ajouté à ces autres talmudistes d'avant la science. Sur ce point, pas de réticence des lacaniens, au contraire, nous nous piquons de lire ce que l'inconscient écrit, comme le talmudiste qui, selon « Radiophonie », par sa lecture de la lettre, sait tirer « un dire autre du texte ¹⁰ », ce que nous connaissons sous la plume de Freud comme « contenu latent », auquel on accède par le déchiffrement de la lettre. Terrain connu, n'est-ce pas ? Et on s'accorde sur la tradition de l'écriture. On en est même fiers.

Or « une ségrégation en résulte », dit Lacan. Il ne s'agit évidemment pas d'une ségrégation spatiale cette fois, mais d'une ségrégation qui dessine un territoire de discours réservé, une sorte de camp discursif pour quelques élus, si je puis dire, les élus du savoir lire. Ce sont les mêmes que Lacan nomme, dans « La lettre aux Italiens », « les rebuts de l'humanité », parce qu'ils aiment le savoir que l'humanité n'aime pas. C'est une ségrégation choisie, en tout cas idéalisée. Lacan ajoute : ségrégation « contre laquelle je ne suis pas, quoique j'y préfère une formation qui s'adresse à tout homme ¹¹ ». « Contre laquelle je ne suis pas », l'expression est subtile, elle ne dit pas non, mais elle ne dit pas oui, et on le comprend puisqu'il s'agit seulement de goût, de préférence. Lui, fait plutôt profession d'universalisme, je vais y revenir.

Mais je m'arrête d'abord à l'autre pan de la thèse, sur la « tradition de l'Écriture », que je n'ai pas citée complètement. Je l'ai tronquée pour des raisons didactiques, pour aller pas à pas, mais à « tradition de l'Écriture », écrite par Lacan avec une majuscule, et qu'il tenait pour responsable de l'invention même du dispositif, il ajoutait tradition « dont le joint est à sonder avec ce qu'elle énonce de la création ¹² ». Là, attention. Il ne s'agit plus de la création du dispositif analytique, mais de la création du monde, de l'univers. Et Lacan pose là la question de la solidarité entre la tradition de l'Écriture et la religion, le Dieu des juifs, solidarité dont il va falloir se demander jusqu'où elle se répercute aussi dans la psychanalyse elle-même.

Ce joint indique en tout cas que les élus de l'écriture, comme je me suis exprimée pour désigner ceux qui savent lire, les nouveaux talmudistes de la psychanalyse, sont les héritiers d'autres élus, ceux du Peuple élu. Cette « ségrégation particulière », selon l'expression de Lacan, venue du fond des âges, est à l'origine mythique de ce peuple. Elle est l'effet d'un choix venu de Dieu et consenti par son peuple, une ségrégation positive en quelque sorte, qui est, je cite Lacan, « constitutive de cette ethnie ».

Or la chute de ces remarques est la suivante : « C'est pourquoi, pourquoi spécialement la religion des Juifs doit être mise en question dans notre sein. Je m'en tiendrai à ces indications. » La première version de la « Proposition » ne va pas plus loin en effet que cette affirmation bien catégorique sur la nécessité analytique de mettre en question le Dieu des Juifs. La « Proposition » dans sa version finale est plus difficile, mais elle ne s'en tient pas là et donne plus de raisons.

Plusieurs pans de l'argumentation. Premier pan, je me réfère encore à la première proposition quasi sociologique, et qui emprunte à un fait d'histoire : cette ségrégation constitutive des juifs s'est répercutée dans un rapport spécifique aux ségrégations montantes dans le siècle. Lacan a largement développé l'idée que l'IPA (International Psychoanalytical Association), celle qui précède sa proposition, s'est montrée par répercussion de ce premier pan pré-adaptée à la montée des ségrégations du siècle, je cite, « en ne laissant pas un de ses membres reconnus aux camps d'extermination ». Pas seulement pré-adaptée, mais adaptée en outre par cette autre sorte de ségrégation, elle, choisie, qu'est « l'extraterritorialité scientifique que nous avons accentuée », dit Lacan. Ce maintien de la doctrine hors du champ de la science et de ses débats est un fait historique, et Lacan l'interprète comme « une assurance prise de trouver un accueil, une solidarité, contre la menace des camps ». Donc voyez la thèse : cohérence entre la ségrégation constitutive du peuple juif, l'invention de la psychanalyse par Freud et

l'extraterritorialité scientifique accentuée dans l'IPA qui maintient une ségrégation de la psychanalyse, celle-là même que Lacan n'a cessé de combattre, en voulant la mettre au rang des sciences. Quoi qu'il en soit du succès de cette ambition, et d'ailleurs de son évolution au long de l'enseignement, sa raison est claire : ce qu'il nomme à l'occasion la « ségrégation intellectuelle de la psychanalyse » est selon Lacan une menace pour la psychanalyse. Il le dit explicitement là, entendez par son « extraterritorialité » : « L'analyse se trouve ainsi protéger ses tenants – d'une réduction des devoirs impliqués dans le désir de l'analyste ¹³. »

Dans la version finale de la « Proposition », il insiste. Il évoque ce qu'a voulu Freud avec l'IPA, à savoir la « flottabilité universelle » de sa découverte par la ségrégation, pour conclure que, quoi qu'il en soit de ce que Freud a voulu, je cite, « ce recours ne rend pas plus aisé au désir du psychanalyste de se situer dans cette conjoncture ¹⁴ ». Le recours en question est celui de la solidarité des ségrégués de l'extraterritorialité. La thèse ne fait pas de doute, cette cascade de ségrégations en chaîne, qui va de celle du Peuple élu jusqu'aux camps de l'extraterritorialité, en passant par celle des élus du *gay savoir*, porte contre la psychanalyse. Implicite dans cette mise en question de la religion des juifs, évidemment, c'est la fonction du Père qui est en question, celle du Dieu-le Père des Juifs qui n'est pas n'importe lequel, pas un père, mais Le Père du commandement, *via* Moïse. Comment avec ça un séminaire annoncé sous le titre *Les noms du père* aurait-il pu être accueilli ?

Quiconque parlerait aujourd'hui à haute voix dans ces termes, oserait évoquer les juifs et la ségrégation constitutive de leur ethnie, serait immédiatement taxé d'antisémitisme, pas de doute. Heureusement, Lacan n'est pas en reste avec le christianisme et son mot d'ordre d'amour fraternel entre les humains, car la fraternité, même la chrétienne, c'est la ségrégation. Divers textes de Lacan le soulignent. Le thème est d'ailleurs freudien, et il mentionnait, on ne peut l'ignorer, que les frères en amour du Christ préexistent à une ségrégation, et de fait ils ont été les premiers et les plus virulents en matière d'antisémitisme. Cf. l'histoire de la conversion de l'empereur Constantin.

Quel usage pouvons-nous faire de ces indications au-delà de toute référence historique aux juifs ? Derrière cette critique il y a l'idée d'une psychanalyse comme « une formation qui s'adresse à tout homme », et donc pas seulement aux élus du savoir lire. Ce « tout homme » implique donc que la technique de lecture de l'écriture, qui dans son émergence fut comme dérivée de l'impératif de lecture de la Thora, n'y est pas finalement l'essentiel.

Tout homme, ce ne sont pas seulement les élus du savoir lire. « Radiophonie » insiste : « Il faut passer à l'envers de la psychanalyse qui est le discours de Freud, lui suspendu », et « sans recours au Nom-du-père »... C'était l'année où Lacan construisait ses quatre discours et notamment l'analytique. Le discours analytique écrit ce que j'appelle l'universel de la psychanalyse. Ses termes en effet, \$, S1, S2, tiennent au langage soit comme signifiants, soit comme effets de langage, et dès lors ils valent pour tout parlant. Quant à l'objet *a*, il peut fonctionner comme une cause, mais pas comme loi, fût-elle celle du Père, qu'il s'agisse de celui qui commande à son peuple, *via* Moïse, ou du Père idéal de l'Église et de l'armée chrétiennes.

Est-ce la fin de la ségrégation analytique ? Pas tout à fait, Lacan le souligne, car la formation qui s'adresse à *tout homme* n'inclut pas toute femme ¹⁵. Et nous voilà revenus au point de résistance de la ségrégation des femmes que j'ai introduit avec la « ségrégation urinaire ». Tous les discours, les quatre, sont ségrégatifs, dès lors que chacun fabrique une race, « racisme des discours » en action. La ségrégation, c'est ce qu'ils ont en commun, quoiqu'ils ne président pas tous à la même, sauf que tous incluent la ségrégation des femmes, car il n'y a « de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots », dès lors que la part *pastoute* ne passe pas aux mots. Tous les discours se fabriquent de S1, S2, \$, *a*, et aucun en tant que discours n'inclut l'Autre. Sans doute ne serait-il pas inutile de préciser dans quel espace cette ségrégation se réalise. J'y reviendrai.

Resterait maintenant la question de ce que deviennent les ségrégations quand les discours se défont et que ne reste, dans le capitalisme, que le tas des uns prolétaires. J'en viens donc à mon troisième point.

La montée des camps

Ce n'est pas la même ségrégation que celle des discours, c'est une ségrégation directe des corps, qui les répartit dans des espaces géographiques spécifiques. Elle est solidaire des corps prolétaires, qu'ils soient déportés ou pas.

Lacan y voit un effet de l'apparition de la science. Plus précisément, « cet avènement », c'est son terme, du phénomène fondamental dont le camp de concentration a montré l'éruption, est « corrélatif de l'universalisation du sujet procédant de la science ». Cet avènement « réel trop réel » que « nous avons vu émerger pour notre horreur », dit Lacan – allusion ici au nazisme mais pas seulement, aussi bien au goulag –, « représente la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupements sociaux par la

science, et nommément de l'universalisation qu'elle y introduit ». La thèse est précise, l'universalisation est solidaire des camps. L'universalisation, on sait qu'elle a été accueillie dans la civilisation comme une valeur, supposée s'opposer à l'exploitation ancestrale des hommes, et qu'elle va de pair avec la reconnaissance des droits individuels. Lacan diagnostique là un autre principe de ségrégation qui n'a pas grand-chose à voir avec le Dieu des juifs et qui, en outre, généralise la ségrégation.

L'universalisation est le corrélat de l'indifférence à la subjectivité toujours singulière que les liens sociaux traditionnels laissent à sa place. Traditionnel veut dire réglé par le discours du maître, c'est-à-dire réglé par une relation signifiante, certes hiérarchique, disparitaire, ségrégative, mais établie, comme dit Lacan, et le discours établi n'est pas du blabla, mais une relation signifiante passée dans le réel, la preuve par la « ségrégation urinaire ». Le capitalisme qui réalise le sujet de la science tend à défaire ces couples discursifs au profit des uns tout seuls, d'où l'idée que l'homme du capitalisme est un prolétaire, c'est-à-dire qui « n'a rien pour faire lien social », rien, faute d'une chaîne signifiante justement. La ségrégation qu'il promeut est une ségrégation spécifique qui consiste à parquer les corps. C'est dire que l'homme du capitalisme n'est peut-être pas comme le croyait Freud un animal de horde, car la horde a structure de lien social, tandis que le camp, c'est un agrégat. Le prolétaire est condamné au camp, cette gestion des espaces de la planète qui est tout ce qui lui reste pour contenir les diversités insupportables par les murs, les frontières, et, automatiquement avec elles, les polices des frontières et des espaces réservés. Il y a une logique à cela. Quand une chaîne signifiante, nous disons le symbolique, ordonne la réalité des corps, elle préside à une ségrégation qui répercute la différence des signifiants, en fait une double ségrégation interne au discours entre ce qui commande et ce qui est commandé, S1, S2, et une ségrégation de ce qui est hors de ce discours. Le corps y est concerné puisque chaque discours préside à une *corpo-rectio*n homogénéisante, à savoir une socialisation du corps des besoins comme de l'érotisme, tout discours étant donc un bio-discours. Mais quand les chaînes se défont, restent les camps des uns prolétaires, comme succédané de l'ordre discursif.

Quand nous évoquons les camps, nous pensons aux plus spectaculaires du passé et à ceux du présent avec les émigrés de la faim ou de la terreur politique, mais ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Les camps ne sont pas seulement pour les corps déportés, ils sont aussi pour les sédentaires, tous ces sujets d'aujourd'hui cloîtrés dans des espaces cloisonnés, que toute diversité panique. Il semble bien que toute la vie sociale s'organise de plus en plus en cellules séparées – on aura l'année pour en parler –,

ségrégation des quartiers, des écoles, des âges même, et ségrégation de plus en plus souvent choisie. Cet effet s'entretient d'ailleurs de lui-même, car de ce fait les *corpo-rections* sont de moins en moins homogénéisées.

Ce thème du réel des ségrégations est pour nous le plus actuel et le plus à fleur de phénomène, mais c'est aussi celui qui nous confronte à notre impuissance maximale qu'aucun effort de pensée ne peut réduire. Les idéaux démocratiques, les proclamations d'acceptation des diversités, les indignations aussi ne manquent pas, mais elles sont parfaitement impuissantes contre des phénomènes qui sont des avènements de réel, elles ne servent à rien qu'à la bonne conscience. On le voit, sur ce terrain, la mauvaise foi est grande, et ceux que Hegel appelait « les belles âmes » se donnent libre champ. Il faut poser ici la même question à cette ségrégation sans le Père, sans Moïse, sans Akhenaton, que celle que Lacan, lui, posait au milieu du siècle dernier : comment le désir du psychanalyste peut-il se situer dans cette conjoncture ? Problème de notre politique.

Il faudrait se questionner sur ce qui distingue le un par un propre au capitalisme du un par un dont la psychanalyse s'occupe, car dans les deux cas c'est le régime de l'un par un. On ne peut pas dire qu'ils se distinguent parce que, dans un cas, il s'agirait de jouissance et pas dans l'autre, c'est faux. On entend beaucoup dire que le capitalisme est la civilisation de la jouissance : c'est inexact. D'ailleurs Lacan, lui, dit civilisation du manque-à-jouir ; mais surtout il s'agit de jouissance dans les deux cas, jouissance que l'on vise à homogénéiser dans le capitalisme, à mettre au pair par les plus-de-jouir produits, tandis que la psychanalyse à l'inverse traite les différences de singularité (« différence absolue » dit-on) et fait valoir les traits distinctifs des jouissances propres à chacun.

Mais pour marquer l'essentiel, je crois qu'il faut revenir à Freud, au lien de l'inconscient au sexe. Il faut comprendre qu'avec la notion de plus-de-jouir, rien de l'humain n'est hors du champ de la jouissance, qui est celui-là même de la réalité. La psychanalyse n'y procède à aucune *corpo-rection* des jouissances, mais, dans ce champ de la jouissance, il en est une qui se distingue : celle de l'acte sexuel. C'est ainsi que, dès 1958, Lacan peut noter que, dans l'espace social, ce qu'il nomme « le champ clos du désir sexuel » se distingue. Ce point me paraît essentiel pour savoir ce que nous disons quand nous parlons des femmes. Il est sûr que dans le champ social où règnent les plus-de-jouir fétichisés de la civilisation, comme disait Marx, et où les femmes mènent depuis longtemps leur lutte légitime pour l'égalité des droits sociaux les plus divers, professionnels, politiques, artistiques, on ne voit pas pourquoi on les dirait ségréguées irrémédiablement. Mais ce n'est

pas de ce champ que la psychanalyse s'occupe prioritairement, elle qui, depuis Freud, met en valeur l'impasse constitutive de cette jouissance spécifique qu'est la jouissance dite sexuelle, avec son impossible *corpo-rection* et les symptômes singuliers que l'inconscient des parlants y foment. C'est dans ce champ clos que la femme est Autre, ce qui ne dit rien encore des effets de répercussion de cette exclusion sur les liens sociaux de notre réalité¹⁶.

















Pourtant, la psychanalyse n'est pas un relativisme, son message essentiel, si je puis dire, n'est pas : à chacun sa vérité de jouissance. Il y a un universel de la psychanalyse, car les « épars désassortis », ces singularités de jouissance, ne sont pas sans tomber tous sous le coup des effets de langage, avec leur logique et leur topologie, effets propres à tous les parlants et de tous les temps si l'hypothèse de Lacan se soutient, et à distinguer des effets de discours, eux irrémédiablement historiques.

Je conclus. Dans l'hypothèse de Lacan du langage opérateur, du langage qui est, je cite *Encore*, « hors des corps qui en sont agités¹⁷ », malgré la généralisation des camps pour régler le voisinage des jouissances de corps du capitalisme, il n'y a pas de camp pour les effets de langage qui, eux, sont partout, *trans-camps* en quelque sorte. Je dis dans l'hypothèse de Lacan, mais pour les analystes d'aujourd'hui la question se pose, me semble-t-il, du poids qu'ils donnent à cette hypothèse. Quand on les voit former des comités d'« experts » qui n'ont rien d'autre à invoquer contre les pouvoirs ségrégeurs, contre l'eugénisme de la chasse à l'anomalie et contre la tyrannie de la performance qu'un vague humanisme, tellement loin du réel dont il s'agit, on peut s'interroger et s'inquiéter. C'est le problème de notre politique. Y a-t-il pour la psychanalyse une voie dans la civilisation de la science autre que l'intégration dissolvante ou l'autoségrégation des sectes de l'extraterritorialité ? S'il y en a une, elle ne peut passer par ce que Lacan a si bien nommé le « narcissisme de la cause perdue ». La psychanalyse ne peut avoir de chance que par la mise en acte d'une éthique du réel. C'est, je crois, l'exemple que Lacan a su donner¹⁸.

* ↑ Ouverture du séminaire Champ lacanien « Les ségrégations », à Paris, le 18 octobre 2018.

1. ↑ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 500.

2. ↑ *Ibid.*, souligné par l'auteur.

3.  J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Seuil, 1970, p. 67, et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 415.
4.  J. Lacan, « ...ou pire, Compte rendu du séminaire 1971-1972 », *Scilicet*, n° 5, Paris, Seuil, 1975, p. 6-7, et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 548-549.
5.  J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, *op. cit.*, p. 80-81, et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 428-429.
6.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 14-30, et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 243-259.
7.  J. Lacan, « Première version de la "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" » [Annexes], dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 575-591.
8.  J. Lacan, « ...ou pire, Compte rendu du séminaire 1971-1972 », *Scilicet*, n° 5, *op. cit.*, p. 6, et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 548.
9.  J. Lacan, « Première version de la "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" », art. cit., p. 581.
10.  J. Lacan, « Radiophonie », dans *Scilicet*, n° 2-3, *op. cit.*, p. 81, et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 428.
11.  J. Lacan, « ...ou pire, Compte rendu du séminaire 1971-1972 », *Scilicet*, n° 5, *op. cit.*, p. 6, et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 548.
12.  *Ibid.*
13.  J. Lacan, « Première version de la "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" », art. cit., p. 588.
14.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet*, n° 1, *op. cit.*, p. 29, et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 258.
15.  J. Lacan, « ...ou pire, Compte rendu du séminaire 1971-1972 », *Scilicet*, n° 5, *op. cit.*, p. 7, et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 548.
16.  Paragraphe complété après la discussion.
17.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 15.
18.  Les trois dernières lignes ont été ajoutées après l'exposé.

DANS LA SUITE
DES JOURNÉES NATIONALES
EPFCL 2018

Les symptômes de l'inconscient

LES SYMPTÔMES DE L'INCONSCIENT



24 ET 25 NOVEMBRE 2018
MAISON DE LA CHIMIE / PARIS

Activités préparatoires

Alain Latour

Coalescence et circularité du symptôme et de l'inconscient *

Je vais m'appuyer sur les références bibliographiques suivantes : une note de Sigmund Freud, « Résultats, idées, problèmes ¹ » (1938), le livre de Michel Bousseyroux, *Lacan le Borroméen* ², et les deux ouvrages de Colette Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé* ³ et *Avènements du réel, de l'angoisse au symptôme* ⁴.

Ce qui m'intéresse un tant soit peu de traiter au regard du thème des prochaines journées de l'École est ce qu'il en est du symptôme en tant qu'il est à même de nous mettre sur la voie d'une solution au problème de l'identité du sujet. En effet, le sujet, dès lors qu'il est supposé à un signifiant, est représenté, mais sans être identifié par un signifiant. Le langage est impropre à répondre de l'identité du sujet. Si le langage est impropre à l'identité, du côté du symptôme, dans l'expérience de ce qui n'est pas langage, on peut trouver quelque chose de l'ordre d'un principe d'identité.

Lacan, dans la leçon du 26 juin 1973 du séminaire *Encore*, pose son hypothèse : le sujet n'est pas le tout de l'individu. Le sujet est effet de parole, mais l'individu a un corps, un corps à jouir, à distinguer donc du sujet. Cette hypothèse formule que le langage, pour être impropre à l'identité, est cependant un opérateur ayant des effets dans le réel. Certes, il soustrait de la jouissance, mais, surtout, il préside aux configurations de ce qu'il en reste et devient lui-même appareil de la jouissance. Le symptôme est le ressort fondamental de cet appareillage. Voilà ce que je me propose de vous faire partager.

Son hypothèse, comme Lacan l'appelle, est présente dans son enseignement bien avant le séminaire *Encore*, séminaire qui est la porte d'entrée du Lacan borroméen. Le séminaire *R.S.I.* donnera toute sa portée à l'hypothèse-Lacan, en ceci que l'inconscient se trouve conjoint au symptôme comme jamais auparavant cela n'avait été le cas.

Freud a d'emblée situé le symptôme comme une façon de jouir. Lacan l'a d'abord situé comme une façon de parler, ce qui n'empêche pas de jouir.

Dans le moment de son enseignement où vient à se situer mon propos, le symptôme est non plus une façon de jouir, mais la seule façon de jouir, et cette façon a à voir avec la solution d'identité du sujet. La dernière leçon du séminaire *R.S.I.* a lieu en mai 1975, et en octobre de la même année Lacan prononce à Genève une conférence sous le titre « Le symptôme ⁵ ». Au cours de celle-ci, il avance la notion de « coalescence » et pousse cette fois l'enjeu de la phobie au-delà du cas Hans, qu'il reprend.

Coalescence est le terme qui s'applique à tous les éléments qui, de deux éléments séparés, n'en font plus qu'un. La coalescence porte ici sur le signifiant et le jouir qui font un. Le « cheval joui » est la formation de jouissance de Hans. La phobie en est son principe : mise en forme d'une jouissance réelle par l'invention d'un signifiant. Le sujet est toujours quelque deux, a dit Lacan. Avec la coalescence, il arrive à ceci que l'être parlant qui a un corps, c'est de l'Un.

Le point de focalisation de la psychanalyse se trouve dès lors déplacé de la vérité à ce qui est jouissance de l'inconscient qui échappe au sujet. La jouissance relève d'une production qui vient du réel. Le symptôme comme modalité de jouissance supplée au rapport sexuel qui est forclus pour tous. Le savoir est un savoir-joui qui advient de *lalangue*, soit du parlé-entendu qui peut prendre n'importe quel sens. C'est pour autant qu'il se jouit qu'il vaut, telle est la coalescence.

Les remaniements dont cette notion de coalescence est issue sont nombreux. J'effleure ce qu'il en est des remaniements qu'opère Lacan dans cette période en soulignant un point qui concerne la dimension du symbolique.

Lors de la leçon du 15 avril 1975 du séminaire borroméen *R.S.I.*, Lacan prend son auditoire à témoin de son acte de rabattre l'inconscient sur le symbolique en ce qu'il jugera cet acte dans son effet de fécondité. Il dit aussi que cet acte s'impose de notre pratique.

Que fait Lacan quand il rabat l'inconscient sur le symbolique ? Il opère une transformation de l'inconscient en le rabattant sur la corde du symbolique, défini ici comme « ce qui du signifiant fait trou ». Par ce rabat, l'inconscient, équivalent à la corde du symbolique, devient le répondant du symptôme. Cela conduira Lacan à une nouvelle présentation du nœud borroméen. Jusque-là, l'inconscient était présenté comme ouverture du rond du symbolique en une demi-droite dont la tangente tendait vers l'infini – l'inconscient comme champ ouvert, infini de l'essaim de *lalangue*. On

retrouve ici Lacan lecteur de Freud, prenant très au sérieux ce passage préparatoire à l'*Abrégé de psychanalyse*, dans ces notes écrites de 1938 sur un feuillet recto verso sous le titre « Résultats, idées, problèmes » : « Psyché est étendue, n'en sait rien ⁶. »

Ce rabattement rend désormais équivalente la corde du symbolique avec l'inconscient et change la conception du symbolique. Cette équivalence a pour effet majeur de faire que l'inconscient comme corde du symbolique est alors le répondant de la quatrième corde du symptôme. L'inconscient entretient un rapport de circularité avec le symptôme. L'inconscient est en résonance avec le symptôme, qui est la dimension proprement humaine de la structure. Dès la leçon du 21 janvier 1975 du séminaire *R.S.I.*, Lacan lançait tout de go à son auditoire : « La corde est le fondement de l'accord », suivi d'un : « Je dirai que la corde devient ainsi le symptôme de ce en quoi le symbolique consiste. » J'entends là ce qu'il en est du sonore du symptôme dans son rapport au symbolique.

Je crois pouvoir dire que la production de cette notion de coalescence est aussi un effet de cet acte. La coalescence dans l'usage structural de la clinique de Lacan est paradigmatique de l'inconscient comme répondant du symptôme. De *lalangue*, appareil verbal de pure différence, faite de uns de pure différence, on passe au Un, avec une majuscule. S1, nouveau signifiant maître, s'inscrit alors dans le champ de la jouissance. Ce Un, parce que coalescent à la jouissance, est l'incarné de la jouissance. Ce Un signifiant vient bousculer le rapport de la vérité au savoir, il change le sens du symbolique. Le symbolique se redéfinit comme frappé de duplicité. Lacan le dédoublera en symbole et symptôme. L'interprétation aura pour but de tirer (dans le nœud) sur le symptôme pour le rendre à sa circularité avec le symbolique et le rendre alors à son *ex-sistence*.

Il y a une invitation à lire dans une analyse. Le sujet lisant découvre qu'il y a du savoir qui a des effets sur celui que l'on nomme sujet de cet inconscient. Cet inconscient qui passe dans le réel, c'est le sien, symptôme-réel. S'il parvient à se reconnaître dans ce Un indécis du chiffrage de la jouissance, le sujet sera sur la voie de son identité propre. Il pourra alors prendre quelque distance avec son symptôme.

Mots-clés : coalescence, circularité, identité, symptôme, symbolique.

*[↑] Texte prononcé lors de l'après-midi préparatoire aux Journées nationales EPFCL 2018 de Paris « Les symptômes de l'inconscient », le 29 septembre 2018 à Toulouse.

- 1.[↑] S. Freud, « Résultats, idées, problèmes », dans *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, PUF, 1985, p. 288.
- 2.[↑] M. Bousseyroux, *Lacan le Borroméen. Creuser le nœud*, Toulouse, Érès, 2014.
- 3.[↑] C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009.
- 4.[↑] C. Soler, *Avènements du réel, de l'angoisse au symptôme*, Paris, éditions du Champ lacanien, 2016.
- 5.[↑] La conférence de J. Lacan annoncée sous le titre « Le symptôme » fut prononcée au Centre R. de Saussure à Genève, le 4 octobre 1975, dans le cadre d'un week-end de travail organisé par la Société suisse de psychanalyse. Elle fut introduite par M. Olivier Flournoy. Elle parut dans *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.
- 6.[↑] S. Freud, « Résultats, idées, problèmes », art. cit., p. 289.

Activités préparatoires

Anne-Marie Combres

Les symptômes de l'inconscient *

Tout d'abord, je tiens à remercier mes collègues, Dominique Marin, Sophie Rolland-Manas et Sophie Perotin, pour leur invitation et leur confiance, et bien sûr pour leur accueil ! Merci à Véronique Marin pour la superbe photo qui illustre l'affiche de ce jour ¹ et nous rappelle ainsi qu'il faut une longue analyse généralement pour voir dans quoi on est empêtré et en débrouiller certains nœuds ! Pas tous parce que c'est aussi le nœud qui nous fait tenir debout – c'est le vivant de la structure.

Nous allons donc travailler ensemble cet après-midi sur cette vaste question, les symptômes de l'inconscient, et je vais essayer d'apporter ma petite pierre à l'édifice en cours de construction...

Dominique Marin, ce matin, a fait ouverture avec la reprise de ce propos de Lacan, « l'inconscient n'est pas de Freud », dont l'équivoque peut aussi nous interroger – mais c'est un peu une boutade ! Si l'inconscient n'est pas de Freud, du moins pas seulement, de qui est-il alors ? De chacun qui doit se confronter au sien propre et aux conséquences où cela l'a amené, ne serait-ce déjà que dans son rapport au savoir... C'est ce qu'a fait Lacan dans son enseignement, lui qui se disait, lors de ses séminaires, en position d'analysant...

Sophie Rolland-Manas, dans son introduction, a relevé le point, la virgule plutôt dont je notais dans le pré/texte ² que l'absence nous pointait le fait que les symptômes dont nous nous occupons sont de l'inconscient et pas tout symptôme. Et à son tour elle a attiré mon attention sur cette citation de Lacan relative à la broderie qu'il faut laisser tomber... D'ailleurs, Lacan poursuit en disant : « Mais c'est de la broderie parce que ça participe du *oui ou non*. Du moment que je dis *il n'y a pas* c'est déjà très suspect de n'être pas vraiment un bout de réel, puisque le stigmaté ³ du réel, c'est de se relier à rien ⁴ [...]. » Voilà une remarque tout à fait importante sur la question du symptôme !

Cela fait écho pour moi à ce que dit Lacan dans « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines ⁵ » :

– d’une part, il souligne d’emblée la question de la lecture : l’inconscient est quelque chose qui se lit – avec la présence de l’analyste –, car il fallait bien que Freud soit là pour le lire !

– d’autre part, « nous n’avons pas moyen de savoir si l’inconscient existe hors de la psychanalyse », ce qui va nous mettre au travail de savoir si nous pouvons en repérer des incidences en lien avec la subjectivité de notre époque. Il faudrait d’ailleurs savoir en quoi elle consiste... Dominique Marin, dans son article « Cyberpsychanalyse ⁶ », en donnait un aperçu.

Toujours dans « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », Lacan utilise à plusieurs reprises le mot « plaie », pour la psychanalyse, pour le langage, pour le social... Or, la plaie évoque la souffrance bien sûr...

Freud, dans *Malaise*, soulignait déjà que « l’angoisse se cache derrière les symptômes ⁷ ». Cette remarque se raccorde à la question de la fin de l’analyse et à la traversée de l’angoisse. D’ailleurs, il donnait aussi à ce moment-là comme définition du symptôme : « Quand une pulsion instinctive succombe au refoulement, ses éléments libidinaux se transforment en symptômes et ses éléments agressifs en sentiment de culpabilité ⁸. » Mais « plaie » évoque aussi la coupure, l’entaille, et donc le discours analytique et l’interprétation.

Dans ces mêmes conférences, Lacan souligne que « le symptôme au sens analytique est de tout autre nature que le symptôme organique ⁹ » ; ne s’agit-il pas là du symptôme fondamental qui lie, fixe le sujet à son inconscient ? Ce que « le sujet a de plus réel », précisait-il encore...

Je m’attarde un peu sur ces conférences, car elles constituent une sorte de synthèse de son enseignement à cette époque. Reprenons-en donc les circonstances.

Lacan vient juste de donner la première leçon du séminaire sur Joyce le Sinthome. Au cours de cette première leçon, il explique la raison qui lui a fait écrire « sinthome » à la place de symptôme. C’est en effet l’ancienne orthographe. Mais surtout parce qu’il s’agit de travailler avec *lalangue* – ce que fait Joyce particulièrement dans *Finnegans Wake* –, dont Lacan fait de plus en plus usage, comme nous le voyons notamment à partir de « La troisième ¹⁰ ».

Il fait aussi dans ce séminaire sur le sinthome tout un déploiement sur l’équivoque : « [...] nous n’avons que ça, l’équivoque, comme arme

contre le symptôme [...] En effet, c'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère. Il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne ¹¹. » Cette résonance, c'est dans le corps qu'elle se situe...

Lacan avait introduit quelque temps auparavant, lors de la deuxième conférence sur Joyce, « Joyce le symptôme II », le 16 juin 1975, le terme « parlêtre ». Notons également que dans cette même conférence il se met à user aussi de l'écriture en lettres majuscules : *S.K.beau*, *LOM*, mettant ainsi au premier plan la question de la lettre et de l'écriture. Le séminaire *Encore* mettait déjà l'accent sur cette question, mais pas de la même façon.

Ce terme de parlêtre pour nommer l'inconscient – et dont Lacan dit qu'il le substitue à l'inconscient freudien –, en quoi diffère-t-il de l'inconscient freudien, l'inconscient-langage qui se déchiffre ?

« L'S.K.beau c'est ce que conditionne chez l'homme le fait qu'il vit de l'être (= qu'il vide l'être) autant qu'il a – son corps : il ne l'a d'ailleurs qu'à partir de là. D'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'ICS de Freud (inconscient, qu'on lit ça) : pousse-toi de là que je m'y mette, donc. Pour dire que l'inconscient dans Freud quand il le découvre (ce qui se découvre c'est d'un seul coup, encore faut-il après l'invention en faire l'inventaire), l'inconscient c'est un savoir en tant que parlé comme constituant de *LOM* ¹² [...]. »

S'il s'agit d'un « savoir parlé comme constituant de *LOM* », ce n'est pas à confondre avec l'individu ni avec le sujet dit de l'inconscient, comme l'évoquait Elisabeth Thamer.

L'inconscient-réel, à la différence de l'inconscient-fantasme, ne se déchiffre pas ; il surgit, on le rencontre, à la faveur d'un lapsus ou d'un rêve par exemple... L'inconscient n'a rien à voir avec l'instinct ou quelque savoir archaïque, ni non plus avec des pensées qui se prépareraient de façon souterraine. C'est une pensée avec des mots, une pensée qui échappe à votre vigilance, à votre état de surveillance active. « C'est comme si un démon se jouait de votre vigilance ¹³. »

Nicolas Bendrihen en avait donné un exemple fort parlant lors du séminaire de Toulouse en juin 2018. Il expliquait que, depuis son arrivée à Paris, un symptôme particulièrement douloureux était réapparu et renforcé. Un de ses collègues le voyant souffrir lui demande depuis quand il souffre ainsi. Sa réponse est l'occasion d'un lapsus « absolument inattendu, et formidablement contingent avec la question posée et le lieu ». En fait, voulant donner un nom de lieu, c'est un autre nom de lieu qui lui est venu en réponse. Le signifiant qu'il voulait dire concernait son lieu d'exercice professionnel, à côté de Paris : « [...] mot dont la *motérialité*, vraiment la matière sonore, résonnait profondément pour le sujet névrosé que j'étais. Et

le signifiant qui a surgi, sans que je veuille le dire, sans l'avoir prévu, c'est le nom d'un lieu, d'un autre lieu, où le pire a eu lieu. Un lieu dont je m'observais à ne rien vouloir savoir, et sur lequel pourtant toute ma névrose s'était tricotée. »

En analyse, du coup, il s'entend dire des choses qu'il n'avait pas prévu de dire : une scène en rapport avec les résonnances du lapsus, qui fait fantasme et éclaire sa position dans le monde. L'allègement s'ensuit, et, quelque temps après, la séparation d'avec l'analyste.

Elisabete Thamer en avait également donné un témoignage lors de sa venue à Toulouse. Il s'agit d'un rêve, je la cite :

« J'avais trouvé quelques lignes écrites par mon précédent analyste sur mon cas, une sorte de vignette clinique. Le titre de ces notes était "betesemani", et il était écrit en gras. *Betesemani* est un mot qui n'existe pas. Ni en français, ni dans ma langue maternelle, le portugais, ni dans aucune des autres que "je baragouine". Le mot "betesemani" m'a fait sourire dès mon réveil, et cela pour deux raisons : la première, parce que sa signification était claire pour moi - "bete", en français veut dire ce que ça dit, est aussi la façon dont est orthographiée la partie finale de mon prénom : Elisabete, qui s'écrit B E T E de cette façon-là par un caprice de la dictature militaire qui avait pris le pouvoir au Brésil l'année de ma naissance. [Au Brésil, ses amis l'appellent "Bete", qui ne veut rien dire en portugais.] *Semani* avait un sens évident pour moi, car il faisait référence au verbe grec *semainein*, qui veut dire "signifier", et qui était un mot sur lequel je travaillais beaucoup à ce moment-là pour ma thèse en philosophie. *Betesemani* voulait dire donc pour moi "une signification bête". C'est donc ce titre qui annonçait les lignes du rêve qui résumait ma vie, qui condensait le scénario fantasmatique. [...] Dans la partie finale du rêve, j'étais incapable de trouver les mots que je souhaitais dire au personnage qui incarnait l'Autre. Je ne trouvais pas les mots que je voulais dire, mais d'autres s'imposaient à moi, des mots qui résumaient de façon limpide la position de jouissance qui avait traversé ma vie. Face à ces mots que je disais sans "vouloir" les dire tout en les disant, j'exclame à moi-même : "ce n'est pas ça !" Je me réveille. Ce rêve ne suscita point d'associations ni de déchiffrement. C'était le résumé de ma vie, qui se révélait, tout d'un coup, comme "une signification bête", une réponse de jouissance qui expliquait une grande partie de mes symptômes, mais aussi de mes valeurs et de mes goûts... Tout cela m'est apparu, enfin, comme une immense équivoque : "Ce n'est pas ça !" Ce "ce n'est pas ça !" a généré un affect nouveau, marquant un virage décisif et durable dans l'analyse bien sûr, mais surtout dans la vie. »

C'est de cela qu'il s'agit quand on parle de l'inconscient-réel. La différence porte sur la façon dont on aborde l'inconscient : ce n'est pas l'élucubration de savoir en quoi réside toute une part de l'analyse, avec l'interprétation

et les découvertes qui éclairent le sujet sur son rapport à ses symptômes, travail nécessaire, bien sûr ! Il s'agit de quelque chose qui émerge dans la parole de l'analysant et qui se découvre d'un seul coup, « l'esp d'un laps » dit Lacan. En soi, le lapsus ou le mot qui relève de l'inconscient-réel ne demande pas d'associations interprétatives ; ce n'est pas dans la chaîne signifiante, cela se rattache à la jouissance.

Mais ces deux exemples soulignent bien que c'est par la parole que peut se défaire ce qui s'est fait par la parole.

Le mensonge sur le mensonge du symptôme

Autre point à souligner : à la suite de l'exposé « Du désir d'être analyste » de Marcel Ritter au congrès de Strasbourg, le 12 octobre 1968, Lacan revient sur la question du mensonge, et dans sa réponse fonde la différence entre psychothérapie et psychanalyse. Ce sur quoi nous aurons aussi à prêter attention au cours de nos journées, et qu'il me paraît important de rappeler.

« C'est l'un des points les plus vifs de la différence psychothérapie-psychanalyse. En psychanalyse, on peut dire sans choquer, sous prétexte qu'on parle de défense, que le symptôme est mensonger. Mais une défense n'est pas du tout mensongère. *Ce contre quoi le sujet se défend, c'est là qu'est le mensonge.* Ce n'est pas parce que le fantasme donne son cadre à la réalité qu'il est vrai pour autant. C'est ce qui fait pour un sujet la réalité qui est d'ordinaire le plus mensonger. Ce n'est pas parce que nous découvrons le mensonge que le symptôme a valeur mensongère. Il a cette valeur véridique de nous mettre sur la trace du mensonge. Car ce qu'on découvre chez le sujet derrière sa défense ne fait pas qu'après cette découverte le sujet nage dans la vérité, ce qui serait d'ailleurs le plus souvent très incommode. L'un des plus grands flous de la notion de psychothérapie est de croire que la vérité est en dessous alors qu'elle est en surface, mais il faut savoir la lire. Ce qu'on prend pour une espèce de tendance qui monte du fond, c'est ça qui est le mensonge. Savoir pourquoi ce mensonge est nécessaire mettrait l'ordre de la névrose dans une lumière différente. Tout le monde sait qu'il n'y a pas beaucoup de danger à chercher ce qu'il y a au fond de la névrose. Ce qui est dangereux, c'est que le symptôme signale la vérité de façon si opaque, et cela a certainement des conséquences qu'on mette en valeur sa fonction véridique. »

Le parlêtre

Lacan à la fin de son enseignement précisera le symptôme comme événement de jouissance qui laisse une marque, produite donc de manière contingente, indépendante du désir de l'Autre. En effet, c'est le sujet qui est traumatisé par l'Autre alors que c'est le corps qui porte le symptôme. Le fait

« qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet ¹⁴ », ce qui rend un peu caduque l'expression « sujet de l'inconscient », ou du moins inopérante dans la mesure où elle est sous-tendue par l'idée qu'il serait possible de venir à bout, par le déchiffrement, de ce qui a été chiffré...

L'analyse pourrait alors permettre au sujet de repérer d'où vient sa singularité, la façon dont son inconscient fabrique les symptômes, et de se situer en fonction de cette singularité – cela en comptant bien sûr sur l'efficacité du dire !

Pour cela, il faut qu'il fasse un effort pour que quelque chose de singulier ne soit pas omis : « Ça vaut la peine de traîner au-delà de toute une série de particuliers pour que quelque chose de singulier ne soit pas omis. » Lacan, dans son intervention qui fait suite à l'exposé d'André Albert, fait la distinction entre le particulier du symptôme et la singularité. « Si quelque chose se rencontre qui définisse le singulier, c'est ce que j'ai quand même appelé de son nom, une destinée, c'est ça, le singulier, ça vaut la peine d'être sorti, et ça ne se fait que par une bonne chance, une chance qui a tout de même ses règles. Il y a une façon de serrer le singulier, c'est par la voie justement de ce particulier, ce particulier que je fais équivaloir au mot symptôme ¹⁵. »

André Albert, dans son texte, relevait les différentes formulations par Freud de la règle fondamentale et leurs implications, règle reformulée par Lacan : « Dire n'importe quoi sans hésiter à dire des bêtises. » Il souligne que la clause freudienne de non-omission ne consiste pas à tout dire mais qu'elle commande de « dire quelque chose de plus, quelque chose de si singulier que l'on ne saurait le reconnaître à aucune de ses particularités : à ne rien exclure, ne point omettre un certain *rien*, une certaine *rem* qui est en deçà de toute détermination dans le registre du bon ou du mauvais, justiciable tout au plus, selon Lacan, du terme de *bêtise* ¹⁶ ».

Il précise que cette clause de non-omission permettrait d'attirer la parole vers l'au-delà du principe de plaisir, pour viser la jouissance et approcher la singularité « d'une chose qui n'est pas réductible à la série des représentations plaisantes ou déplaisantes ¹⁷ », autre façon de désigner le sinthome...

Mots-clés : inconscient, réel, symptôme, sinthome, singulier.

* ↑ Texte prononcé lors de l'après-midi préparatoire aux Journées nationales EPFL 2018 de Paris « Les symptômes de l'inconscient », le 13 octobre 2018 à Narbonne.

1. ↑ <https://www.champlacanien.net>
2. ↑ Anne-Marie Combres, « Pré/texte 2 », *Mensuel*, n° 124, Paris, EPFL, mai 2018, p. 53-55.
3. ↑ « - étym. 1406 ◇ latin *stigmata*, plur. de *stigma*, mot grec "piqûre, point"
 - Blessures, cicatrices, marques miraculeuses, disposées sur le corps comme les cinq blessures du Christ. *Les stigmates de saint François d'Assise. Recevoir les stigmates.*
 - Marque laissée sur la peau (par une plaie, une maladie), cicatrice, *Les stigmates de la petite vérole. Un stigmat.*
 - xvii^e 1. Ancienne marque imprimée au fer rouge sur le corps comme châtiment,
 - 2. flétrissure.
 - Littér. Marque, signe qui révèle un état de détérioration. / empreinte, trace. *Les stigmates de l'alcoolisme. "le visage marqué de tous les stigmates de la stupidité" (Queneau).*
 - Sc. nat. (1690) Chacun des orifices de la région latérale du corps (d'un insecte) par où l'air pénètre dans les trachées. »

Source internet, dictionnaire Le Robert.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 124.
5. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, 1976, p. 5-63.
6. ↑ D. Marin, « Cyberpsychanalyse », *Mensuel*, n° 100, Paris, EPFL, novembre 2015, p. 27-33.
7. ↑ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 95.
8. ↑ *Ibid.*, p. 99.
9. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », art. cit., p. 34.
10. ↑ C'est aussi une affaire d'écriture et de lecture, car à l'oral il n'est pas toujours facile de distinguer si on dit « symptôme » ou « sinthome ».
11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 17.
12. ↑ J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 565-566.
13. ↑ J. Lacan, Communication et discussions au Symposium international du Johns Hopkins Center à Baltimore, 21 octobre 1966, inédit.
14. ↑ J. Lacan, « L'acte analytique, Compte rendu du Séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 376.
15. ↑ J. Lacan, Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert, « Le plaisir et la règle fondamentale », 14 et 15 juin 1975, dans le cadre des journées d'étude de l'École freudienne de Paris, École de Chimie, *Lettres de l'École freudienne*, n° 24, 1978, p. 22-24.
16. ↑ A. Albert, « Le plaisir et la règle fondamentale », *Scilicet*, n° 6-7, *op. cit.*, p. 67-80.
17. ↑ *Ibid.*

Activités préparatoires

Laure Hermand-Schebat

« Le signifiant symptomatique * »

Le titre choisi pour nos prochaines journées nationales propose une expression, insolite à mes yeux, « Les symptômes de l'inconscient ». On parle plus habituellement par exemple des « formations de l'inconscient », qui donne son titre au *Séminaire V* de Lacan. En quoi les symptômes peuvent-ils être dits, dans le domaine psychanalytique, « de l'inconscient » ?

Le symptôme apparaît comme une production, une manifestation extérieure de l'inconscient. Il est un effet de l'inconscient qui s'inscrit dans le corps, en particulier dans le cas des symptômes hystériques, les premiers auxquels Freud eut affaire. Même s'il est des symptômes parfois fort discrets, ils sont dans bien des cas assez bruyants et souvent très gênants (c'est d'ailleurs bien souvent cette gêne, voire cette souffrance, liée au symptôme qui amène en analyse). Tel que l'a défini Freud, le symptôme est le plus souvent l'expression perceptible, voire visible, d'un conflit inconscient. « Le symptôme [écrit-il dans *Inhibition, symptôme et angoisse*] serait indice et substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu, un succès du processus de refoulement », qui toutefois maintient la motion pulsionnelle « en tant que formation inconsciente ¹ ». Formation de compromis, le symptôme apparaît alors comme la partie émergée du roc que fait voir la photo de l'affiche de nos journées, tandis que la pulsion refoulée continue sa vie sous l'eau. L'analyse viserait alors à permettre un accès, fût-il furtif et partiel, à la partie immergée.

Le terme de symptôme vient du vocabulaire médical. Le symptôme y désigne le signe d'une maladie. Comme signe, le symptôme médical représente quelque chose (la maladie) pour quelqu'un, ce quelqu'un pouvant être soit le patient lui-même, soit le médecin. Le symptôme en médecine est en effet défini par le *Trésor de la langue française* comme la « manifestation spontanée d'une maladie permettant de la déceler, qui est perçue

subjectivement par le sujet ou constatée objectivement par un observateur ² » ; sont ensuite distingués dans l'article du *Trésor* « symptôme objectif » et « symptôme subjectif ».

Le symptôme psychanalytique quant à lui n'est pas du côté du signe, mais plutôt du côté du signifiant, entendu comme « ce qui représente le sujet pour un autre signifiant ³ » : Lacan le montre à partir de l'analyse du cas du petit Hans qu'il fait dans le *Séminaire IV*. L'expression « le signifiant symptomatique », que j'ai choisie comme titre de mon intervention de ce soir, parce qu'elle me semblait condenser des phénomènes de sens essentiels dans la cure, est prononcée par Lacan le 10 avril 1957, lors d'une séance de ce séminaire, *La Relation d'objet* : « Le signifiant symptomatique est constitué de telle sorte qu'il est de nature à recouvrir au cours du développement et de l'évolution, de multiples signifiés, et les plus différents. Non seulement il est de sa nature de le faire, mais c'est sa fonction ⁴. » Lacan prend l'exemple du symptôme phobique du petit Hans : « Dès qu'il apparaît, le cheval est donc chargé d'une profonde *ambiguïté*. Il est déjà *un signe propre à tout faire* ⁵, exactement comme l'est *un signifiant typique* ⁶. » Il avait déjà affirmé dans la leçon précédente, le 3 avril 1957 : « Comme mille exemples vous le montreront par la suite, le cheval est très loin d'être le pénis réel, puisqu'au cours des transformations du mythe de Hans, il est aussi bien la mère, le père, le petit Hans à l'occasion ⁷. »

Freud déjà, dans son « Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans », était très prudent sur la signification à donner à l'objet de la phobie du petit Hans qu'est le cheval : alors que le père de Hans suggère dans une de ses lettres à Freud que la peur du cheval est liée chez Hans au « fait qu'il est effrayé par un grand pénis », Freud refuse de faire siennes les « premières tentatives d'explication du père ⁸ ». Il se propose de « commencer par examiner le matériel communiqué » en « laiss[ant] provisoirement [son] jugement en suspens [*in Schwebe*] », démarche qui n'est pas sans rappeler la suspension du jugement des philosophes sceptiques dans l'Antiquité, nommée en grec *epochê* ⁹. Il ajoute : « Acceptons avec une égale attention [*mit gleicher Aufmerksamkeit*] tout ce qui peut être observé », décrivant ainsi le principe de l'écoute analytique (appelée souvent « écoute flottante », l'adjectif « flottant » venant traduire le terme *gleichschwebend* présent sous la plume de Freud en 1912), écoute qu'il applique dans ce cas non à des propos qu'il a directement entendus, mais à ce qu'il peut lire dans les rapports précis et fréquents du père du petit garçon. Freud refuse ainsi d'emblée une correspondance symbolique univoque. Car, comme l'affirme Lacan dans la suite de la leçon du 10 avril 1957, « nous posons donc la règle suivante – nul élément signifiant, objet, relation, acte symptomatique,

dans la névrose par exemple ne peut être considéré comme ayant une portée univoque ¹⁰ ».

Le symptôme se caractérise donc par sa plurivocité, voire son équivocité, que la cure analytique permet de déployer. La structure du symptôme implique du côté de l'analyste une interprétation qui, *via* l'écoute pointée sur l'équivoque, remette en mouvement le système signifiant. Si l'on regarde l'étymologie du terme grec, on s'aperçoit qu'il est formé à partir du verbe *sumpiptô*, qui signifie « tomber ensemble », « coïncider ». Le préfixe grec *sun-* (« avec », « ensemble ») exprime cette fonction de réunion des signifiés multiples. Le terme grec a évolué vers le sens de « coïncidence », « événement fortuit », « hasard » (l'adjectif *symptomatikos* signifie « accidentel »). Le symptôme analytique, comme le rêve, est marqué par la surdétermination, et ne semble pas devoir grand-chose au hasard. Mais on peut aussi entendre le hasard comme une rencontre, la rencontre, dans le cas du symptôme, d'un événement de corps et des Uns de *lalangue*, rencontre qui participe à la surdétermination du symptôme.

Le symptôme se trouve donc au cœur d'un réseau signifiant qui est mobile au fil de la cure. Dans le *Séminaire IV*, Lacan s'appuie sur les analyses du mythe et de sa structure par Claude Lévi-Strauss ¹¹. Il cherche à mettre en valeur « des groupements d'éléments signifiants qui se transposent progressivement d'un système dans un autre ¹² ». Car le petit Hans est « confronté à des éléments qui nécessitent la révision de la première ébauche de système symbolique qui structurait sa relation à la mère ¹³ ». L'analyse de ce cas tel que le traite Freud permet à Lacan de mettre en lumière « le développement mythique d'un système signifiant symptomatique ¹⁴ ». L'expression « signifiant symptomatique » et l'analyse que Lacan en propose montrent donc que le symptôme est pris dans un réseau signifiant dont la cure permet le déploiement. C'est à l'analyste que revient le rôle de permettre à l'analysant de déployer les multiples ramifications de ce réseau, opération qui, au fil de la cure, s'accompagne de reconfigurations successives dudit réseau.

Dans la suite de la leçon du 10 avril, Lacan fait le lien entre le style des réponses de Hans et le *Witz*, se référant au texte de Freud de 1905 « Le trait d'esprit et sa relation à l'inconscient » (« Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten ») : le trait d'esprit révèle l'union étroite du sens et du non-sens. « La valeur du trait d'esprit, et qui le distingue du comique », nous dit Lacan, « c'est sa possibilité de jouer sur le foncier non-sens de tout usage du sens, le caractère à tout instant possible à mettre en cause tout sens, en tant qu'il est fondé sur un usage du signifiant, c'est-à-dire sur


quelque chose qui en soi-même est profondément paradoxal par rapport à toute signification possible puisque c'est cet usage même qui crée ce qu'il est destiné à soutenir¹⁵ ». Sens et non-sens forment un couple présent dès le début du texte de Freud, même s'ils ne sont pas articulés de manière aussi étroite que ne le fait Lacan : dans son introduction, Freud rapporte les propos de Theodor Lipps, auteur d'un ouvrage intitulé *Comique et Humour* (*Komik und Humor*) paru en 1898, et souligne à quel point « l'opposition de "sens et non-sens" acquiert de la significativité¹⁶ ». De la même manière, c'est au cœur même de l'interprétation du rêve (« dans les rêves les mieux interprétés », écrit Freud) qu'émerge « une pelote de pensées du rêve qu'on n'arrive pas à démêler, mais qui n'a pas non plus fourni de plus amples contributions au contenu onirique ». Ce nœud, sorte de reste de l'interprétation, c'est « l'ombilic du rêve » ou « le nombril du rêve », selon les traductions, « l'endroit où il est posé sur le non connu¹⁷ ». C'est au cœur même de l'opération symbolique qu'émerge la butée du réel.


Mots-clés : signifiant, symptôme, phobie, réel, symbolique.


* ↑ Cet article est issu d'une intervention prononcée le 10 octobre 2018 lors de la soirée préparatoire aux Journées nationales des 24 et 25 novembre 2018 sur le thème « Les symptômes de l'inconscient ».


1. ↑ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2005, p. 7.
2. ↑ <http://www.cnrtl.fr/definition/symptome>
3. ↑ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 819.
4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 288.
5. ↑ Il en perd du coup sa fonction de signe, qui est de représenter quelque chose pour quelqu'un.
6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet, op. cit.*, p. 289.
7. ↑ *Ibid.*, p. 281.
8. ↑ S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2014, p. 171.
9. ↑ Voir aussi S. Freud, « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique » (1912), dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2007, p. 86 : « [...] accorder à tout ce qu'il nous est donné d'entendre la même attention en égal suspens (*gleichschwebende Aufmerksamkeit*) ». Cette attitude répond du côté de l'analyste à la règle fondamentale de


l'association libre donnée au patient. C'est par ailleurs une attitude à lier à la notion d'après-coup (*nachträglich*) : « On ne doit pas oublier que la plupart du temps il nous est en effet donné d'entendre des choses dont la significativité n'est reconnue qu'après coup. »


10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet, op. cit.*, p. 289.


11.  *Ibid.* : « Les éléments signifiants doivent d'abord être définis par leur articulation avec les autres éléments signifiants. C'est ce qui justifie le rapprochement que nous faisons avec la théorie récente du mythe. » Il cite juste après le nom de Claude Lévi-Strauss.

12.  *Ibid.*, p. 291.

13.  *Ibid.*, p. 293.

14.  *Ibid.*, p. 299.

15.  *Ibid.*, p. 294. Je modifie en un passage, à l'aide de la retranscription Staferla, le texte du Seuil qui tel quel me semble incorrect syntaxiquement et peu satisfaisant.

16.  S. Freud, *Œuvres complètes*, vol. VII, Paris, PUF, 2014, p. 20.

Voir B. Cassin, *Jacques le Sophiste*, Paris, Epel, 2012, p. 158 : « Sur le fond, Freud et Lacan sont évidemment d'accord : s'arrêter au foncier non-sens de tout usage du sens suffit à faire trembler le monde aristotélicien, celui de l'animal doué de logos, jusqu'à sa racine, à savoir le principe de non-contradiction comme décision du sens. Mais ils n'ont pas tout à fait la même réaction : pour Freud, la valeur du non-sens, c'est son sens ; pour Lacan, la valeur du non-sens, c'est encore le non-sens. »

17.  S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, trad. J.-P. Lefebvre, Paris, Seuil, 2010, p. 568.

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net